

*Le Publieur
est heureux de vous
donner à lire un extrait de
"Le Chemin de Santa Cruz",
le livre d'Henri du Télégh.*

« AL MAHYAR » (L'EXIL)

Des chiens policiers, des gardes armés de M 16, des agents fédéraux, des hommes-grenouilles et les hélicoptères de la marine pour surveiller New York Harbor et les rues de Manhattan. Le centième anniversaire de la statue de la Liberté allait permettre aux Etats-Unis d'Amérique et à ses alliés de redéfinir la signification de ce symbole. Frank Sinatra, deux cents sosies d'Elvis Presley, trois cents membres d'un Jazz-band, mille tap-dancers, cent cinquante agents secrets, une chorale de trois milles voix, vingt-deux bateaux à voile ainsi que le navire de guerre U.S.S. Iowa transportant Ronald Reagan, trois millions de saucisses chaudes et le président François Mitterand participaient à cette célébration. Le mois précédent, Jacques Chirac et des d'écoliers parisiens agitant des petits drapeaux avaient acclamé la musique d'un orchestre dixie-land descendant la Seine sur un bateau-mouche. Miss Liberty, le modèle réduit original, avait été vêtue pour la circonstance d'un ensemble tricolore ornementé d'étoiles qui allait sans doute contribuer à réparer les dommages causés aux relations franco-américaines par le refus du gouvernement français de coopérer avec le raid en Lybie.

Ce jour-là, la presse texane ne s'attardait guère sur les états d'âme des Européens ni sur les lointains champs de bataille où s'entre-tuaient Arabes et Iraniens, mais sur un fait insolite et « grotesque », un attentat qui avait menacé le rêve collectif et les extravagantes festivités New Yorkaises.

Après avoir erré dans les rues en se demandant pourquoi les habitants de ce pays ne voulaient pas lui donner de travail, croyant ne rencontrer dans leurs regards que de l'hostilité, de l'indifférence et du mépris, Juan Gonzalez, un malade mental d'origine cubaine, avait décidé d'acheter un sabre à Times Square. L'ayant dissimulé dans un journal, il était monté à bord d'un ferry pour se mêler aux touristes et lorsque le bateau était passé à proximité de la statue de la Liberté récemment restaurée, il avait levé son arme et il avait frappé à tort et à travers, semant la panique parmi les passagers.

Je n'avais pas acheté le quotidien *Houston Chronicle* pour la politique internationale ou les faits divers, mais pour les offres d'emploi. Moi aussi je cherchais du travail, moi aussi je devenais cinglé dans cette ville trop grande pour moi.

J'étais dans ma voiture roulant près de Buffalo Bayou, entouré des autres oubliés de l'Amérique. Est-ce que monsieur Mitterand serait intéressé de savoir que le gamin aperçu dans une cité « indigène » de Bel-Abbès était maintenant dans un ghetto mexicain ? Non, il était trop loin, dans un autre monde, célébrant le rêve américain. Ni lui ni Reagan ne voyaient ces hommes assis devant leur maison en parpaing, dans les faubourgs de Houston ou les bidonvilles de la vallée du Rio-Grande, résignés à ne pas trouver d'emploi, n'ayant plus assez de dollars pour l'essence de leur auto lorsqu'ils en possédaient une. Certains avaient

acheté un bout de terrain infesté de moustiques et restaient devant leur baraque piteuse, bricolant, survivant grâce aux bons d'alimentation du gouvernement, attendant d'avoir un revenu leur permettant de faire creuser une fosse septique ou d'obtenir le permis pour l'eau courante et l'électricité. Ils avaient tous voulu tenter leur chance au Texas, mais comme le linge sale sur le battoir, ils avaient été frappés, tordus, frottés et frappés encore pour éliminer de leur esprit la dernière trace d'illusion.

Pour ceux de Buffalo Bayou, ce n'était point la lumière du flambeau de la Statue de la Liberté qui pouvait, comme l'avait prédit autrefois le président Cleveland, percer les ténèbres de l'ignorance et de l'oppression de l'homme par l'homme. Ils préféreraient la « Dame du Ciel » apparue à un pauvre indien en haut d'une colline rocailleuse parsemée de nopal et de mesquite.

« Ses vêtements brillaient comme le soleil, la falaise sur laquelle reposait ses pieds étincellait de lumière comme entourée d'un bracelet de pierres précieuses, et la terre resplendissait comme un arc-en-ciel²⁰ ».

Dans ce face-à-face avec moi-même, parmi les immeubles de fer et de verre, je traversais une vaste étendue de cailloux noirs aux arêtes coupantes. Ce n'était pas seulement du travail que je voulais trouver, c'était un rosier de Castille entre les ronces et les épines comme celui que la Vierge de Guadalupe avait montré à Juan Diego. Je cherchais cette fleur parfumée recouverte des gouttes de rosée

20. Saint Juan Diego Cuauhtlatoatzin (Celui qui Parle à un Aigle) dans *Nican Mopohua* d'Antonio VALERIANO.

de ma nuit de solitude, éclore bien avant la saison dans cet endroit où ne poussaient qu'une herbe rare et des cactus, dans ce désert au cœur de la ville où j'avais été conduit par l'Esprit pour y être tenté par le mirage américain.

Et ce n'était pas non plus seulement pour l'aider à trouver un emploi (Hadj n'avait pas de voiture) que j'avais pensé passer chez mon copain devenu chômeur après s'être brouillé avec son patron marocain. Il y avait une raison cachée pour retourner chez les musulmans. Je connaissais le ravin profond qui me séparait d'eux, mais je savais qu'au fond de celui-ci coulait aussi le filet d'eau de la réconciliation.

Après toutes ces années, j'avais franchi l'Aïn Séfra, je m'étais aventuré de l'autre côté, dans le camp opposé, chez les fils des fellaghas, (Il m'avait décrit comment son oncle, qui était en train de manger, avait été tué sous ses yeux par des soldats français surgis dans sa maison).

J'avais essayé un vêtement qu'il m'avait offert, une veste de survêtement vert et blanc avec l'inscription « Djazaïr » (Algérie) en arabe écrite dans le dos en lettres rouges. Mais des sentiments contradictoires m'avaient envahi. Je ne pouvais pas retrouver mon Algérie sans les miens. Les aiguilles de l'Histoire avaient tournées, il était maintenant trop tard. Après m'être regardé un moment dans un miroir, j'avais enlevé cette veste et je l'avais rageusement déchirée.

« Guadalupe », un nom qui hantait ma course fiévreuse dans le flot urbain, un nom d'origine hispano-arabe signifiant aussi « rivière cachée », comme celle à proximité de laquelle un bouvier espagnol avait découvert, durant la Reconquête, la mystérieuse Vierge Noire de Villuercas enterrée durant l'occupation musulmane.

Je n'avais pas pu jeter à la poubelle tous les lambeaux du vêtement algérien, j'en avais conservé un, celui qui portait le nom de ma terre natale, en souvenir d'un ami égaré comme moi au fin fond du pays de la liberté.

Hadj partageait son appartement avec un Lybien, un Iranien et un Palestinien. Lorsqu'il avait ouvert la porte, j'avais tout de suite senti que quelque chose n'allait pas bien. J'avais lu sur son visage une certaine réticence, comme s'il m'avait invité à entrer à contre-cœur.

L'air conditionné n'était pas en marche, la porte vitrée du patio était grande ouverte. On pouvait entendre les bruissements du feuillage d'un peuplier qui ombrageait la façade. Leur salle commune était meublée d'un divan et d'un pouf, la cuisine d'une petite table et de quatre chaises. Dans les chambres il n'y avait que des matelas posés à même la moquette. L'unique décoration sur le mur blanc près de la porte à glissière du patio était une photographie de magazine représentant la mosquée de La Mecque.

Après un moment de silence assez gênant, il m'avait annoncé la mauvaise nouvelle : Fouad venait de mourir. Le lybien s'était disputé avec Azim l'Iranien et, un mot en entraînant un autre, ils en étaient venus aux mains. Fouad avait fini sur la moquette, roué de coups, à l'endroit même où je me tenais. Azim avait quitté précipitamment les lieux et n'était revenu que le soir pour le repas. Hadj lui avait alors dit que leur camarade venait de mourir à l'hôpital, son foie déjà miné par une maladie avait éclaté. Et l'autre qui finissait son dîner avait été si ému qu'il avait avalé son cure-dent. Depuis, souffrant de violentes dou-

leurs au ventre, il demeurait dans sa chambre, reclus dans l'obscurité, refusant obstinément d'en être délivré.

Hadj, consterné, avait baissé la tête et s'était retiré. J'étais seul devant l'image de la pierre noire des Arabes et un morceau de ciel bleu où bruissaient les branches d'un peuplier.

Complètement immobile en cet instant crucial, j'avais réalisé, sans transport ni extase, la folie de vouloir mener une existence qui n'était pas ancrée en Dieu. Moi l'insoumi, moi le rebelle, je m'étais prosterné pour le salut des exilés, non pas à la manière des chrétiens, non pas à la manière des musulmans, mais maladroitement, comme un enfant faisant ces premier pas, comme un amnésique soudainement recouvrant la mémoire et sa place parmi les hommes.

Azim avait entrouvert sa porte. Il était apparu tel qu'il était devenu : un jeune homme prématurément vieilli, sans famille dans ce pays qui ne voulait pas de lui, sans travail, sans argent, sans papiers d'identité depuis que Fouad lui avait dérobé son porte-feuille pour se venger après la bagarre. Il s'était avancé, le dos voûté, le teint blafard, avec dans les yeux l'inquiétante lueur du désespoir.

La décision avait été prise de le transporter immédiatement à l'hôpital. Le plus proche était « Rosewood Memorial Hospital » sur la Weistheimer Avenue. Hadj l'avait aidé jusqu'à la voiture, avec beaucoup de précautions, car le moindre mouvement provoquait une peine visible sur le visage de l'Iranien.

Nous avons atteint le bureau de réception tant bien que mal, mais on nous avait dit qu'il fallait payer cent dollars d'avance pour une auscultation. Et comme à nous trois nous n'avions pas cette somme, nous avons dû rebrousser chemin.

Les jambes d'Azim avaient fléchi, il s'était affaissé sur la pelouse bien soignée devant l'immeuble luxueux. Il avait perdu courage, il voulait qu'on le laisse là, il voulait s'allonger et ne plus bouger.

Mais nous l'avions forcé à se relever pour l'emmener à l'hôpital Ben Taub qui acceptait les patients indigents, à une cinquantaine de kilomètres, au centre de la ville.

Il faisait trop chaud ce jour-là à Houston. Je ne me sentais pas trop bien. C'était le climat qui ne me convenait pas. Trop d'humidité. Il me fallait plutôt du chaud et du sec comme sur la plaine de Bel-Abbès qui ne recevait pas l'influence de la mer.

J'avais encore de temps en temps des pincements au cœur, mais je ne prenais plus de pastilles de nitroglycérine. À la place j'avais choisi un remède saugrenu ; j'avais un couple de pinsons. Une fois dans mon appartement, j'avais ouvert la porte de leur cage et ils étaient venus manger des graines dans ma main.

Avant de voir la Vierge mexicaine dans son vêtement brillant comme le soleil, l'indien avait entendu un chant d'oiseaux, si doux qu'il croyait rêver. Elle lui avait dit :

« Ecoute mets le bien dans ton cœur, mon fils le plus petit, ce n'est rien, ce qui te fait peur, ce qui t'afflige ; que ton visage et ton cœur ne se troublent pas, ne crains pas cette maladie... N'es-tu pas sous mon ombre et ma protection ? N'es-tu pas dans le creux de mon manteau, dans le creux de mes bras ?²¹

21. *Nican Mopuha*, traduit du Nahuatl à l'espagnol par Mario Rojas SANCHEZ et de l'espagnol au français par Maria ASTRID. Centro de Estudios Guadalupanos, 1996.

Je voyais Azim dans le retroviseur, assis sur la banquette arrière, plié en deux. La « Morenita » (la Brunette) avait dit qu'elle écoutait les lamentations et remédiait aux misères, aux détresses et aux peines de ceux qui se confiaient à elle. Les musulmans aussi vénéraient Lalla Meriem²², la mère du prophète Aïssa. Des cavaliers, sur leurs selles garnies d'argent et avec leurs longs fusils ornés de nacre, avaient reçu en fantasia une certaine Vierge d'Oranie... J'avais lu quelque part que le mot « esprit » dans les langues sémitiques était du genre féminin et que l'Esprit Saint prenait en Orient l'apparence d'une femme. Mais qui étais-je, moi l'ignorant, pour parler de ces choses ? Il faisait trop chaud ce jour-là à Houston. J'avais mal à la tête. Trop d'humidité. Il me fallait plutôt du chaud et du sec comme sur la plaine de Bel-Abbès qui ne recevait pas l'influence de la mer.

Arrivés à l'hôpital où était mort Fouad, il fut impossible de trouver une place pour stationner sinon sous un panneau interdisant justement le stationnement. Azim avait été envoyé en urgence dans la salle d'opération avec un diagnostic de perforation intestinale alors qu'un policier avait fait clignoter les voyants de sa motocyclette et s'était arrêté pour me dresser une contravention.

Au retour nous étions restés longtemps silencieux dans le dédale des rues. Fouad avait quelques jours auparavant évoqué la propreté et la beauté du désert de Lybie, son sable « d'or pur ». Le regard accroché au ciel pollué par un brouillard pétrochimique du Ship Chanel poussé par la

22. Marie, la vierge mère du prophète Jésus, citée dans le Coran.

brise du golf, Hadj pensait peut-être aussi à son compagnon de voyage avec qui il était arrivé en Amérique.

« Je dois prévenir la famille de Fouad en Lybie, je peux téléphoner de chez toi ? »

— Pas de problème, avais-je dit. »

Nous savions que nos chemins allaient bientôt se séparer, et aussi que notre rencontre signifiait quelque chose qui nous dépassait.

Je pensais à la veste verte et blanche que j'avais déchirée. Ces couleurs étaient aussi celles de l'Andalousie, liées à certains aspects négligés de mon héritage culturel. Elles venaient, selon la légende, de la vision d'un saint de l'Atlas à qui un ange avait annoncé la création d'un empire unifié sur les deux bords du détroit de Gibraltar. Le vert pour le nord, le paradis d'Al Andalus, et le blanc pour le sud, les peuples du Maghreb. Longtemps après la défaite des musulmans d'Espagne, lors d'une révolte de chrétiens affamés contre l'opulence de quelques uns, ce vieil étendard, qu'un roi catholique avait jadis pris aux Arabes lors d'une bataille, avait été brandi de nouveau dans les rues de Séville et était devenu le symbole de la terre de mes ancêtres.

Qui était capable de comprendre les causes mystérieuses et les implications lointaines des événements triviaux de la vie quotidienne ? L'Iranien ne savait pas, ni ne saurait sûrement jamais, qu'il allait avoir la vie sauve, non pas seulement grâce aux mains expertes d'un chirurgien et aux soins assidus des infirmières, mais aussi à cause de deux enfants d'Oranie qui avaient su retrouver en eux-même leur Aïn-Séfra, parce qu'ils étaient descendus au fond du

ravin qui les séparait et avaient touchés un instant à la fraîcheur de ce qui les unissait.

« Je crois que je vais aller en Californie, avait-dit Hadj. »

La Californie, avais-je pensé, pourquoi pas ? Le bout du monde, la fuite, la migration comme refuge et issue, l'appel du Nord, l'appel du Sud, l'appel de l'Est, l'appel de l'Ouest, je n'y croyais plus vraiment. Même ma terre natale sous mes pieds nus n'avait pas réussi à guérir la nostalgie de mon âme colonisée qui attendait toujours le jour glorieux de son indépendance.

« Oui, il paraît que c'est beau la Californie », avait-je pourtant répondu.

Et puis j'avais pensé à l'exhortation arabe que m'avait enseigné un Andalou :

« *Camina, viajero, camina ; que el agua estancada se corrompe y el oro en el fondo de la mina no vale nada* ²³ »

23. « Marche, voyageur, marche ; l'eau stagnante se corrompt et l'or au fond de la mine ne vaut rien ».